

Extrait de la revue du Midi.

HISTOIRE DES RUES DE NIMES
Conférences faite à l'institut Populaire du Gard
du Dr Fortuné Mazel, 1906



Mesdames, Messieurs

Je désire vous entretenir aujourd'hui de Nîmes, de ses rues et plus particulièrement du nom de nos rues, sur lesquels se trouve écrite une partie de l'histoire de notre ville.

Je n'ai pas besoin de vous dire ce que c'est qu'une rue. Et probablement, depuis le plus lointain passé, les rues ont porté des noms permettant de les reconnaître.

Nous avons même vu, à l'occasion de l'Affaire, certaines localités voisines donner des noms à leurs rues jusqu'alors muettes, pour perpétuer les souvenirs de ces héros, bien oubliés déjà, les Dreyfus, les Picquart, les Labori, Bernard Lazare et autres comparses.

Et bien, il n'en est pas partout ainsi. A New-York par exemple, la ville est parcourue par des artères qui se coupent à angle droit : celles qui se dirigent du N. au S. s'appellent avenues et celles qui vont de l'E. à l'O. s'appellent rues. Au lieu de noms, les unes et les autres ne portent que des n° ; on habite la 10e rue ou la 4e avenue.

Mais nos villes de l'ancien monde ont derrière elles un passé lointain, lourd de souvenirs. Chaque époque a tenu à perpétuer la mémoire de quelques-uns des enfants de la Cité, de quelque événement, d'une manifestation de la vie sociale.

Ce n'est pas non plus d'aujourd'hui seulement que l'on débaptise les rues certaines de nos voies ont changé 3 et 4 fois de noms au cours de l'histoire.

La plupart d'entre vous ont certainement remarqué que les noms des rues des divers quartiers de Nîmes sont empruntés à des catégories distinctes : ce n'est point là l'effet de la fantaisie ou du hasard.

En 1824, en effet, le Conseil Municipal s'avisait que la plupart des rues de nos faubourgs manquaient de noms. Il fallait les baptiser: la tâche était lourde et pour l'alléger les Conseillers Municipaux d'alors qui avaient au moins l'avantage de connaître leur histoire générale et locale et d'avoir de la méthode décidèrent d'affecter à chaque quartier des noms de rues empruntés à un même ordre d'idées.

C'est ainsi que tout le quartier de la Fontaine a été baptisé aux dépens des dynasties impériales de Rome. Nos édiles, avant Reboul, savaient que le Nîmois est à demi Romain et que sa ville était aussi la ville aux sept collines. Il suffit de vous donner, pour vous convaincre, les noms d'Antonin, le plus illustre de nos compatriotes, ceux d'Auguste et d'Agrippa son gendre, de Trajan et de sa femme Plotine, à Adrien, de Nerva, de Titus et de Vespasien.

Autour du Théâtre, ce sont tout naturellement des noms d'auteurs dramatiques, Corneille, Racine, Molière, Crébillon, Voltaire. Les musiciens n'ont qu'une petite place, ce qui semble prouver qu'alors on se préoccupait moins qu'aujourd'hui du Grand Opéra.

Seule la rue Grétry a remplacé la vieille rue de la Chaîne ou carrière de M. Paul.

Entre le Séminaire et l'Hôtel-Dieu le Conseil Municipal, moins anticlérical que celui de maintenant, avait réservé tout un quartier à une ample moisson de Saints et de Saintes. Ce n'est pas à dire que les choix furent toujours heureux. Je ne voudrais pas être chargé de vous faire le panégyrique de Saint-Yon ou de Sainte-Isabelle. Beaucoup de ces rues d'ailleurs ont été débaptisées, et pas toujours sans motif. C'est ainsi que la rue Saint-Paul était loin de conduire à l'église de ce nom, et je plaindrais l'étranger qui sur la foi des noms, chercherait l'église Saint-Luc dans la rue Saint-Luc. La rue Sainte-Perpétue longeait jadis une chapelle de ce nom, mais se trouve aujourd'hui bien loin de l'église qui l'a remplacée.

Parmi ces noms de Saints parfois illustres comme Saint Pierre, Saint Jean, Sainte Anne, Saint François, Saint Dominique, peu nous intéressent au point de vue purement nîmois. Je dois vous rappeler cependant Saint Baudile diacre nîmois, martyrisé au III^e siècle ; Saint Félix qui fut le premier évêque de Nîmes et, chose curieuse, patron de notre évêque actuel, *Mgr Béguinot* (1) ; Saint Léonce, né à Nîmes qui fut évêque de Fréjus et fondateur de l'Abbaye de Lérins. Quant à la rue des *Saintes-Maries*, elle doit son nom à un ancien couvent de la Visitation de Sainte-Marie et non pas aux Saintes populaires de Provence.

(1) Saint Félix passe pour être inhumé sous le Maître-autel de l'église principale de Grasse. Si les temps l'avaient permis Mgr Béguinot aurait sollicité de Mgr de Nice l'autorisation, de rechercher les restes du saint évêque de Nîmes et de les ramener dans sa ville épiscopale.

Autour de l'Hôtel-Dieu, débaptisé lui même dernièrement sous le nom d'hôpital Ruffi, les rues avaient des noms de vertus dont il ne nous reste que deux échantillons, la rue de la Pitié et la rue de la Bienfaisance. Les rues de la Maternité, de la Charité et des Innocents ont disparu, sans regrets d'ailleurs.

Au chemin de Montpellier, c'est l'histoire de France qui a été pillée, et pas celle de hier ou d'avant hier : jugez-en plutôt. Nous avons la rue Henri IV, la rue François 1^{er} et la rue Charlemagne. Mais nous trouvons aussi des rues décernées à Charles Martel, à Pépin le Bref, à Hugues Capet, à Thierry, à Dagobert et à sa femme Nantilde, à Clovis et à... Pharamond.

Il n'était pas possible de remonter plus haut dans notre histoire même légendaire. Évidemment, les Conseillers de 1824 voulaient échapper au reproche de faire de la politique et ils y ont pleinement réussi.

C'est un exemple d'ailleurs qu'il est salubre d'offrir aux Municipalités modernes. Au-delà, jusqu'aux Casernes fleurit et règne le siècle de Louis XIV, le grand siècle. Ce sont les rues Bossuet, Fénelon, Vauban, Bourdaloue, Colbert, Condé, Richelieu, Catinat, Turenne.

Puis plus loin vers l'Enclos-Rey, les noms des rues rappellent les royaumes primitifs qui ont constitué plus tard la Monarchie française : l'Aquitaine, la Septimanie et la Bourgogne, les royaumes de Metz, d'Orléans, de Soissons et de Paris.

Je ne vous ai pas donné les noms des Conseillers qui eurent l'idée, d'ailleurs logique, de classer les rues selon un ordre déterminé. L'idée première paraît en revenir à M. Estève, juge de paix et à l'imprimeur Guibert, mais ce fut M. Vincens Alexandre dont le nom a été donné à une rue sur le Mont-Margarot qui la fit adopter et exécuter. Ces Messieurs eurent l'idée du cadre mais ils ne surent pas le remplir. C'est ainsi qu'ils se proposaient d'affecter à deux quartiers des noms d'arbres et des noms d'animaux.

Il ne reste de cette tentative, plutôt malheureuse, que de rares vestiges : la rue de la Biche, la rue de la Chèvre, la rue des Tilleuls, la rue du Cerisier, la rue du Cyprès, la rue de la Treille, à moins cependant qu'il ne s'agisse ici d'un savant religieux, le P. de la Treille qui naquit et vécut à Nîmes au XIIIe siècle. Il s'en est donc fallu de peu que nous n'eussions à Nîmes les rues du porc, du chien, de l'âne et du mulet ou la rue des aubergines. Je ne puis m'expliquer ce projet bizarre que par une sorte de survivance de cet amour sentimental des choses de la nature, mis à la mode par Jean Jacques, exagéré par Marie Antoinette et sa Cour et qui aboutit au calendrier républicain de Fabre d'Eglantine, où les potirons, les oies et les carottes remplaçaient les saints et les saintes du Paradis.

Ce projet ridicule de dénomination des rues est allé rejoindre dans l'oubli le calendrier révolutionnaire dont le Petit Méridional s'obstine à peu près seul à perpétuer la mémoire.

D'autres municipalités ont depuis sacrifié encore à ce goût de classification des rues : c'est ainsi que les mécaniciens Papin, Fulton, Jacquard ont leurs rues près de la gare des Marchandises ; les philosophes Descartes, Spinoza, D'Alembert, Diderot sont logés derrière le viaduc ; et quelques naturalistes du crû comme Émilien Dumas, Crespon dont le nom vit encore à Nîmes, ont servi à dénommer les rues de *l'Enclos-Saussine*.



À vrai dire, bien avant ces tentatives de classification, les rues portaient des noms et ces noms procédaient de motifs on,ne peut plus naturels.

Rien n'est plus logique par exemple, que de donner aux rues les noms -des lieux oh elles conduisent : rue de Beaucaire, d'Avignon, de Montpellier de Saint-Gilles, Générac, Garons, Bouillargues, Sauve ou de lieux plus proches : Crémat, Montaury, la Garrigue, La Tour de l'Évêque etc.

Je n'insiste pas là-dessus. D'autres fois (*et c'était assez général jadis*), la rue prend le nom soit d'un propriétaire notable, soit du terrain sur lequel elle a été ouverte. Vous connaissez

aujourd'hui les Enclos Gilly, Ribes, Jurion, Brassac, Boisson, Saussine, qui s'effacent devant des noms nouveaux.

L'Enclos Rey a résisté ; beaucoup de gens se figurent même qu'il existe un rapport entre le nom de ce quartier et la fidélité légendaire de ses habitants au roi légitime. Alphonse Daudet a même consacré cette fable, dans les « *Rois en exil* ». Mais, quelque gracieuse qu'elle soit, elle n'en est pas moins une mystification : la réalité est beaucoup moins poétique : il s'agit tout simplement d'un nommé Rey, ancien propriétaire du terrain de la rue actuelle.

Ce personnage n'a d'ailleurs pas d'histoire, non plus que Ranguel, Randon. Flamand, Bachalas.

À peine quelques-uns ont-ils laissé une trace comme le médecin Raspal du Moulin Raspail ; le conseiller de Roussy ou M. du Gras qui fut peut-être victime de la Michelade (1569) ou encore le Baron de Marguerittes qui a longtemps donné son nom à la rue des Lombards, ou le curé Bonhomme à la rue Fléchier. Rappelons; en passant, le nom de la rue Cité Foulc.



Vous n'ignorez pas sans doute que jadis les corps de métiers se groupaient dans certaines rues de préférence à d'autres. Il y a quelques années seulement (*fin XIXe*) tous les bijoutiers se trouvaient près de la mairie dans la rue des Orfèvres. Beaucoup de rues ont gardé dans leur dénomination une trace précise de cet état de choses qui n'est plus en rapport avec la réalité. Peu de rues sont moins marchandes que la rue des Marchands. Il n'y a plus de poissonniers dans la rue delà Poissonnerie ; plus de chapeliers, plus de fabricants de brocs ou Broquiers ; d'armuriers, d'espasiers de fourbisseurs dans les rues de ces noms.

Les tanneurs et les corroyeurs habitaient jadis les rues de la Curaterie (1), de Corcomaire (2), des Calquières (2) ou des tanneries. Les cordonniers habitaient la rue des Patins et la rue des Petits-Souliers ou Savaterie ; les banquiers, la rue des Lombards; les Tripiers, la Triperie-Vieille. Dans la rue des Flottes on préparait les flottes (*ne confondez pas avec les escadres*), on appelait de ce nom les écheveaux de matières textiles destinés à la teinture.

(1) *Corroyeurs.*

(2) *Tanneurs, tanneries*

Dans la rue des Tondeurs, c'étaient les tondeurs des étoffes de Cadix qui, comme les gentilshommes verriers, avaient le droit, de porter l'épée. Je n'ai pas besoin de vous dire que les greffiers étaient dans la rue des Greffes ; les Fours à chaux et les Cordiers dans les rues de ce nom. Les rues de la Gaude et de la Garance devaient leurs noms à des plantes qui donnaient une couleur jaune et rouge et servaient aux teinturiers de l'Agau dont l'industrie fut si longtemps prospère.

Beaucoup de ces noms anciens ont d'ailleurs disparu, tels la rue de l'Épicerie ou rue des Marchands ; la rue Fruiterie et la, rue des Barquettes aujourd'hui rue de la Madeleine ; la rue Pélisserie (Peausserie) aujourd'hui rue de l'Aspic; la rue Corregerie (corroyeurs) et la rue Pelleterie anciens noms de la rue de l'Etoile actuelle ; la rue Petite Fusterie (*de Bernis*) rue des Menuisiers et Ébénistes, etc. J'oubliais de vous citer la Bouquerie ou rue des bouchers.

Vous remarquez. MM. et MM. les noms divers sous lesquels se groupent tous les corps d'état ressortissant à l'industrie des cuirs et peaux : les curateries, les corecomaires, les calquières, la corregerie, la pelletterie, pélisserie; sans préjudice de la savaterie, des petits souliers et des patins .! C'est que cette industrie, aujourd'hui bien décadente, était extrêmement prospère à Nîmes. Et je sais des nez qui gardent encore, même aujourd'hui, l'impression pénible des dernières tanneries qui empuantissaient, il y a 50 ans, les abords du boulevard Amiral-Courbet.



Les juifs, vous le savez, demeuraient en général dans des quartiers spéciaux : c'était souvent, à Nîmes du moins, sur leur demande et non par suite de contrainte policière. Leurs rues portaient le nom de rue Juiverie ou rue des Juifs. Ce nom fut successivement affecté à la rue de l'Étoile, à la rue Fresque, à la rue Guizot et à la rue du Chapitre. Elles sont toutes bien déchues de leur ancienne splendeur, les juifs modernes ont trouvé d'autres théâtres à leurs installations.

Les monuments, les édifices civils ou religieux les couvents, les hôtels ont donné et donnent encore leur nom aux rues qui y conduisent ou qui les longent nos églises, nos temples, nos hôpitaux, nos casernes, nos promenades, nos monuments romains, nos marchés (1), nos abattoirs eux-mêmes prêtent leur nom à des places, des rues, des boulevards etc. Le Fort de Vauban, aujourd'hui Maison-Centrale, (*Université*) construit en 10 mois, et le château Fadaise maison de plaisance bâtie non loin du bord du canal de la Fontaine au début du XVIIe siècle, servent de parrains à des rues que vous connaissez bien.

(1) Nîmes a comme toutes les villes une quelconque rue des Halles, mais elle conserve dans la place aux Herbes et la place du Marché aux Châtaignes, un souvenir de marchés disparus.

Mais il est bien plus intéressant de rechercher, grâce aux noms des rues .qui nous en ont conservé le souvenir des monuments anciens actuellement disparus ou cachés. La Tour de l'horloge qui donne son nom à la rue n'est qu'un vestige d'un admirable hôtel qui fut jadis la mairie et qui a été démoli depuis environ 35 ans. La rue de l'Aqueduc conserve le souvenir de l'aqueduc romain qui passe sous le sol.

Notre ville était jadis fortifiée ; la présence de bastions aussi considérables que les arènes et le château (*qui donna son nom à la place du Château*) en faisaient une ville presque imprenable. Les Romains avaient compris dans l'enceinte fortifiée la Tour Magne à la fois donjon formidable e prodigieux belvédère. Plus tard, au XVIIe siècle, l'intendant de Bâville fit construire le fort actuel qu'un rempart dont on voit encore un gros fragment au haut de la rue Ranguel venait raccorder à l'enceinte au niveau des casernes actuelles.

Comme bien vous pensez, il y avait pas mal de portes ouvertes au long de ces murailles qui faisaient tout le tour de la ville et gagnaient le Fort par les casernes et la rue Ranguel. Nos rues n'ont conservé que trois de leurs noms : la rue de la Porte Cancière, la rue de la Porte d'Alais sous laquelle passait la route d'Alais (Alès) de l'époque, et la rue de la Porte de France ainsi nommée de ce qu'elle conduisait à Aiguemortes (?). Quelque étonnant que cela paraisse Aiguemortes c'était déjà la France, tandis que Nîmes et le Languedoc relevant des Comtes de Toulouse n'appartenaient pas encore au domaine royal Aller a Aiguemortes c'était aller en France, comme aujourd'hui aller à Monaco c'est passer à l'étranger.

Mais bien d'autres noms de rues actuelles ne font que reproduire les noms des anciennes portes

Sur la place Bouquerie se trouvait la porte Boccarié que surmontait le Castellet et qui devait son nom aux boucheries ; puis la porte de la Madeleine à l'entrée de la rue de ce nom, où l'on voit encore les gonds de la porte et le balcon du guetteur ; la porte Saint-Antoine en face le coin du nouveau lycée (Daudet) tout près de la grosse tour Vinatière ; la porte de la Couronne devant l'Esplanade était munie d'une terrasse réservée à l'artillerie qui tirait des salves pour l'entrée des grands personnages ; la porte des Carmes et tout à côté la porte d'Arles ou du Château ; la porte de la Tour-de-Corconne et la porte de la Crucimèle qui conduisait à Saint-Baudile.

Et la porte d'Auguste, me direz-vous ? Eh bien elle n'existait pas à cette époque. Ce vestige romain est de découverte toute récente. Dès une haute antiquité, en effet, ce monument flanqué de tours était devenu un fort, puis avait fini par disparaître, masqué par les constructions qui constituaient le château. Celui-ci, démantelé sous Louis XIII, fut donné au Couvent des Prêcheurs et ce n'est que sous la Révolution, quand on démolit ce couvent, devenu bien national, que l'on découvrit la Porte-d'Auguste en 1793 seulement. C'est d'ailleurs à l'initiative courageuse (*car il y avait alors du courage à défendre une ruine romaine enchâssée dans un couvent*) de M. Vincens et de Clérisseau que l'on doit la conservation de ce monument. Les archéologues le trouvent très intéressant et il ne dépare pas nos merveilleux boulevards.

Ce couvent des Prêcheurs n'est pas le seul à avoir laissé des traces à Nîmes. La rue des Bénédictins, la rue des Frères-Mineurs, la place des Carmes doivent leur nom aux religieux qui y avaient leurs monastères respectifs. Le grand temple actuel est l'ancienne église des Prêcheurs et vous avez, quelques-uns du moins, vu l'ancienne église des Carmes où est actuellement Paris Nîmes. (*à l'époque grand magasin aujourd'hui le Théâtre de la Renaissance, Université des Sciences*)

Le petit temple est l'ancienne chapelle des Ursulines qui habitaient le Grand Couvent dont le nom reste à la rue. Ces religieuses se firent remarquer par leur résistance à l'évêque Dumouchel schismatique et jureur, ainsi que l'a écrit M. Goubier dans la Revue du Midi. La Maison Carrée fut, un siècle, l'église d'un couvent d'Augustins. Un autre couvent d'ursulines a laissé son nom à la rue Sainte-Ursule.

La rue des Chassaintes rappelle l'orphelinat créé en 1747 par l'abbé Chassaing et desservi par les Sœurs du Sacré-Cœur de Jésus.

Le Refuge était contigu à l'horloge et dirigé par les Sœurs de N.-D. du Refuge.

La Calade était une école dirigée par les Sœurs préposées aux écoles royales.

Les religieux de Saint Antoine du Viennois où existe encore une abbaye remarquable, desservaient l'hôpital Saint-Jacques, près la porte et la rue Saint-Antoine, où l'on recevait les pèlerins.

Mais ceux qui se rendaient au célèbre sanctuaire Espagnol de Saint-Jacques de Compostelle descendaient à l'hôpital Saint-Marc (*chapelle des Jésuites*) sur la rue de ce nom vers le café Tortoni. (*café situé alors à la place du monoprix*)

Cet hôpital était administré par le chapitre de la Cathédrale. Les pèlerins de Palestine étaient reçus à l'hôpital des Trois Maures. Celui-ci devint depuis une auberge qui, je crois existe encore, au moins sous la forme d'un affenage.

Il y avait encore à Nîmes deux autres hôpitaux, l'hôpital Méjean, dont on voit de curieux restes dans la maison Fourgeaud, (*maison avec le Jacquemart*) en face l'Hôtel de Ville, et l'Hôtel-Dieu, devenu depuis Hôpital Ruffi (*actuellement Chambre de Commerce*). J'appelle à ce propos l'attention de la Municipalité sur la rue Hôtel-Dieu, qui n'a plus de raison d'être, puisqu'il n'y a plus d'Hôtel-Dieu (1).

(1) *Il est bon cependant, que la rue conserve le souvenir de l'appellation séculaire qui a cessé de plaire.*

Entre les hôpitaux et les hôtelleries, comme vous venez de le voir, il n'y avait pas grande différence. Les, hôpitaux, n'étaient souvent que des auberges destinées aux pèlerins et tenues par des clercs. Les hôtels (*ainsi que le prouve le nom Hôtel-Dieu*) ne sont en quelque sorte que des hôpitaux laïcisés. La rue Notre Dame, par exemple, doit son nom à l'hôtellerie de Notre-Dame : elle s'appelait autrefois rue du Luxembourg, toujours du nom d'une hôtellerie dont l'hôtel de Luxembourg actuel (*démoli et remplacé par un immeuble du même nom au début des années 1950*) est le lointain descendant, pas du tout dégénéré d'ailleurs.

La rue Bât-d'Argent, la rue de l'Étoile (?), la rue des Bons-Enfants, tirent aussi leur nom d'auberges qui durent être célèbres en leur temps. Peut-être Cadet de La Grille, chanté par Bigot, a-t-il conservé l'emplacement et la renommée de l'auberge de l'Étoile.



Quelques églises anciennes (*et Dieu sait si elles furent nombreuses à Nîmes*) ont leur nom perpétué par certaines rues. Sainte Eugénie a été successivement une rectorerie, une chapelle de Visitandines, une paroisse et une chapelle de Dominicaines. Si les hasards de la Séparation (*loi de séparation des églises et de l'Etat de 1905*) nous privent un jour de notre Cathédrale, elle .redeviendra paroisse pour l'intérieur de la ville.

La rue Saint-Laurent tire son nom de l'église de Saint-Laurent-du-Mazel. La rectorerie de Saint-Thomas était sur l'emplacement de la rue actuelle, entre la rue Régale et le boulevard (1). Je vous, rappelle l'ancienne église Sainte-Perpétue, au-delà du Viaduc. Il y avait aussi une église Saint-Baudile non loin du lieu de pèlerinage actuel, aux Trois Fontaines qui ont donné leur nom à une rue de la Croix-de-Fer.

(1) *La rue et la porte delà Madeleine doivent leur nom à l'église Sainte-Marie -Madeleine.*

Pour en finir avec les vestiges de l'ancienne vie religieuse à Nîmes, je vous rappellerai la rue du Chapitre et la rue de la Prévôté : dans cette dernière logeait le prévôt du Chapitre, dans la belle demeure actuelle de M. Rebuffat. (*Actuelle école de musique*)

Quant à la Calade, qui devint ultérieurement une école, j'ignore l'origine de son nom, mais elle nous intéresse au point de vue religieux, car c'est sur son emplacement que le roi Charles IX, de passage à Nîmes, autorisa, en 1564, la construction du premier temple protestant de Nîmes. Huit ans plus tard (1572), il avait changé d'avis sans doute, puisqu'il ordonnait le massacre de la Saint-Barthélemy.

Enfin, la rue de La Lampèze tire son nom d'un enclos, actuellement construit, lequel relevait du sacristain de la Cathédrale. Il était complanté d'oliviers et ceux-ci fournissaient l'huile destinée à l'entretien de la lampe du sanctuaire. Voilà l'explication d'un nom de rue qui a pu intriguer plusieurs d'entre vous, et je ne serais pas surpris que beaucoup de nos Conseillers municipaux ignorent eux-mêmes cette étymologie d'ailleurs historiquement exacte.

Parmi les souvenirs religieux que nous conservent les noms de nos places, il faut citer la Belle-Croix, qui se trouvait sur la place de ce nom. Cette croix miraculeuse fut démolie en 1561 par les religionnaires. Relevée un siècle plus tard par Monseigneur Cohon, elle fut respectée je crois, par la Révolution et renversée en 1830. Elle est actuellement à la Cathédrale, dans la chapelle du Saint-Sacrement.



Que de souvenirs intéressants rappellent aux curieux les noms les plus vulgaires parfois. La faïencerie de Nîmes est sauvée de l'oubli par la rue de la Faïence. Elle eut son heure de célébrité : j'ignore absolument sa valeur artistique, mais sa valeur marchande est énorme en raison de la rareté des échantillons qui subsistent encore.

Je me souviens qu'il y a quelques années, l'Académie de Nîmes reçut d'un Commissaire-priseur de Paris avis que trois pièces de faïence des anciennes fabriques de Nîmes allaient se vendre aux enchères dans quelques jours : il pensait que l'Académie ou les Musées de la ville seraient heureux d'acquérir quelque-une de ces pièces. Elles furent adjudgées, en effet, quelques jours plus tard au baron de Rothschild à des prix variant entre 6.000 et 12.000 francs. Avis aux ménagères qui pourraient avoir encore quelque échantillon des vieilles faïenceries de Nîmes.

Nîmes n'a pas fait seulement de la poterie : elle a fait aussi de la monnaie. A l'heure actuelle, toute notre monnaie vient de Paris et se frappe à la Monnaie. Mais autrefois et même sous le second Empire, il y avait en France plusieurs Hôtels des Monnaies.

Si vous examinez les « *sous* » de nos derniers règnes, vous les verrez marqués, généralement du côté pile, d'une lettre de l'alphabet. Or, chacune de ces lettres est la marque d'un Hôtel des Monnaies, et vous pouvez connaître par là le lieu où la pièce a été frappée.

En remontant dans le passé, le droit régalien (1) de battre monnaie était accordé à beaucoup de villes. Mauguio, par exemple, frappait des monnaies qui sont universellement connues, les sous melgoriens, Nîmes avait frappé de la monnaie d'or sous les Romains, de la monnaie d'argent sous les Comtes de Toulouse, de la monnaie de billion ou liards de France pour le Languedoc sous Louis XIV. L'Hôtel des Monnaies se trouvait sur l'emplacement de la rue de la Monnaie actuelle.

La Monnaie nous reporte à la Trésorerie royale qui a laissé son nom à la rue, faut-il vous dire le nom que portait jadis cette rue ? Rue de l'Enfant qui pisse, du nom d'une statuette qui se trouvait au coin de la rue Dorée il y a moins de 80 ans.

(1) Droits régaliens

A l'origine, les droits régaliens (*iura regalia*) étaient l'ensemble des droits et biens appartenant au roi et formant la base matérielle de sa puissance. Aux XI^e et XII^e S, les distinctions établies lors de la querelle des investitures et le développement des notions politico-juridiques précisèrent leur portée. En 1111, ils comprenaient les duchés, comtés et villes, les Ateliers monétaires, Douanes et Marchés, les places fortes d'Empire et les bailliages impériaux (*Bailli impérial*).

Dans un sens plus restreint, ils sont définis en 1122, comme des droits temporels que l'empereur donnait en fief (*par remise du sceptre lors de la cérémonie d'investiture*) aux dignitaires ecclésiastiques canoniquement élus. Ainsi, les évêques et les principaux abbés devenaient ses vassaux, ce qui leur permettait de prendre rang parmi les princes d'Empire (*Principautés*) et les détenteurs de la Seigneurie territoriale.

Par achat ou par usurpation, des princes et des villes devinrent au cours du Moyen Age les véritables propriétaires de droits et revenus régaliens qui leur avaient été d'abord seulement remis en fief (*à titre précaire*). Les droits comtaux, les bailliages impériaux, les régales des mines, du sel, des monnaies et des péages furent particulièrement importants pour la formation des seigneuries territoriales.

Dans la rue Régale ou Royale (*pour dire son vrai nom en français actuel*), se trouvait la Cour des Sénéchaux et plus tard la Cour Présidiale : c'était le Palais de Justice de l'époque.

Tout près s'élevait la prison royale qui portait un nom singulièrement innocent et poétique : on l'appelait La Violette et elle a laissé son nom à la rue.

N'y aurait-il pas quelque rapport- étymologique inconnu entre la violette et le violon ?

Je n'insiste pas sur l'Ancienne Poste, ni sur la place de la Salamandre, sur laquelle se dressait une colonne surmontée d'une Salamandre dont François Ier avait fait son emblème ou son symbole.

Plusieurs d'entre vous se souviennent sans doute de la reproduction qu'en avait fait, je crois, Dalgue et qui est restée longtemps derrière la Maison Carrée.



Il suffit de connaître la ville pour trouver que le nom de Grand'rue n'était pas usurpé, quand on compare cette artère à toutes les petites rues de l'intérieur de Nîmes. De même la rue Dorée, avec ses belles portes et ses beaux hôtels, était bien la rue la plus opulente de l'enceinte fortifiée.

La rue du Mail devait son nom au terrain sur lequel se jouait ce jeu jusque vers 1850.

La rue du Four-des-Filles devait être la rue de quelque four banal ou privé. Quant à la rue Mon-jardin, elle est ainsi nommée de ce que l'historien Ménard y avait sa villa. Seulement, au lieu de l'appeler Mon Mazet, il l'avait appelée Mon Jardin.

Je mêle, vous le voyez, les dénominations anciennes aux nouvelles. Et combien sont à regretter, parmi celles aujourd'hui perdues. Quoi de plus sottement banal que le nom de rue Nationale appliqué à ce long serpent tordu qu'était la rue de l'Agau (*décision du Conseil Municipal du 15 novembre 1889*), la rue de l'aïgo, la rue de l'eau.

Je regrette de n'être pas assez savant pour vous décrire le cours de la Fontaine de Nîmes à l'époque romaine. Ce qu'il y a de certain, c'est que les eaux de notre source nîmoise, divinisée par les Ligures et par les Romains, ne suivaient pas le cours actuel de l'Agau, sous la rue Nationale. Alors comme aujourd'hui, c'était une rue, une voie non pas

nationale mais impériale, la voie Domitienne qui passait sous la Porte d'Auguste. A la chute de l'Empire romain, pendant la décadence qui accompagna la domination barbare, la Fontaine, par quelque jour de crue comme les pluies nous en montrent si fréquemment, envahit la voie romaine et s'en accommoda comme d'un lit plus direct pour, gagner le Vistre, dans lequel elle se jette. Au moyen âge donc, la source de la Fontaine se divisait en deux bras : l'Agau qui suivait le quai actuel, la rue de l'Agau, le boulevard des Calquières ; l'autre bras descendait par le boulevard de la République, la Madeleine, les boulevards jusqu'à la rue des Greffes ; puis toutes ensemble passaient sous la Porte des Eaux et par le Valat Loubau se rendaient au Vistre. L'Écluse, de la rue qui en a conservé le nom, réglait le débit des eaux.

Un grand nombre de moulins, de lavoirs et de teintureries s'échelonnaient le long des bras de la Fontaine. Vous avez pu voir la dernière teinturerie de l'Agau, près de la rue du Grand-Couvent ; le dernier lavoir à l'entrée actuelle du quai de la Fontaine, en face le square Antonin. Quant au dernier moulin, il existait il y a quelque 40 ans, non loin de la gare, c'était le moulin Magnin, appelé jadis moulin de la Regnette, qui a donné son nom à la rue de la Reinette, près des Petites Sœurs des Pauvres.

Un autre moulin, le moulin de la Servie, a légué son nom à la rue de la Servie. C'est, je crois, avec le moulin Saint-Marc, le seul qui ait laissé des traces dans la ville, en deçà du Viaduc.



Jadis comme aujourd'hui, les eaux de la Fontaine ne suffisaient pas à désaltérer les Nîmois. Quelques-uns se souviennent peut-être de l'époque où des trains spéciaux emmenaient les blanchisseuses et les lessiveuses à Beaucaire, l'eau faisant défaut à Nîmes.

On se servait alors des puits. Le Puits Couchoux, dans le quartier Saint-Charles, le Puits de l'Olivier, dans la rue Porte-de-France et le Puits de la Grande Table, à l'entrée de la rue du Chapitre, sont encore bien connus.

Le Mûrier d'Espagne, peut-être le premier mûrier importé à Nîmes, en tout cas un échantillon vénérable de l'espèce végétale, puisqu'il n'a disparu qu'en 1828, donnait son nom à la rue. Celle-ci s'appelait aussi rue de la Roserie, du nom du couvent des Augustines, actuellement maison Delprat.

Quant à la rue des Orangers, elle devait son nom aux orangers d'un propriétaire. Ce nom a même remplacé la désignation ancienne de rue des Cardinaux due à ce qu'un cardinal au moins, le cardinal Albani, habita cette rue pendant le séjour des Papes à Avignon.

Je ne vous dirai pas pourquoi le nom de rue de l'Aspic. S'agit-il de serpent ou de lavande ni l'un, ni l'autre. Ce nom dérive du nom ancien, rue des Épis. Mais pourquoi rue des Epis ? N'était-ce pas rue des Épices ? Je l'ignore et je livre le problème à vos méditations. Que cela cependant ne vous prive pas de sommeil !

Je termine en vous signalant l'avenue de la Plate-Forme. La Plate-Forme a disparu depuis 40 ans. Elle était destinée, dans les plans de Maréchal, à terminer la perspective des quais de la Fontaine et à recevoir un groupe monumental.

Actuellement, l'horizon est borné seulement par la végétation exagérée de l'îlot des cygnes. Je ne regrette pas outre mesure la disparition de la Plate-Forme, mais j'avoue que cet îlot ridicule gâte les magnifiques couchers de soleil dont l'on jouit si fréquemment de l'entrée du quai de la Fontaine.



Je ne vous ai pas tout dit sur l'histoire et les rues de Nîmes : je garde pour une autre occasion le plaisir de vous parler des compatriotes ou des étrangers qui ont, en si grand nombre, donné leurs noms à nos artères grandes ou petites.

Je serai satisfait si vous gardez, de cette course trop rapide à travers le passé de Nîmes, cette conviction qu'on ne saurait toucher avec trop de discrétion aux vieux noms des vieilles rues. C'est trop souvent une page d'histoire que les ignorants ou les sectaires déchirent sans s'en douter.

Certes, il y a des noms de rues qui sont bêtes ou grossiers, qui ne répondent à rien et qu'on verrait disparaître sans regret sinon avec plaisir. La rue Longue, par exemple, a été longtemps déshonorée par le nom de rue Tête-de-Mort, et cela à cause d'une sculpture trouvée et encastrée dans un mur par un propriétaire. Si, au lieu d'une tête, c'eût été un fémur ou un autre os, eût-on appelé la rue « *rue Cuisse de Mort* » ou « *rue Os de Mort* » ? Non, n'est-ce pas ?

Pendant des années et des années les habitants ont réclamé le changement de nom de leur rue. Les municipalités conservatrices ont toujours refusé : quand les conservateurs se mettent à conserver, ils conservent trop, même et quelquefois surtout ce qui ne devrait pas être conservé. C'est d'ailleurs en général ce qui fait leur perte. Dans le cas présent ils ont laissé à leurs adversaires le bon goût de changer le nom de la rue. On lui a infligé le nom de Baudin tandis que les conservateurs mieux avisés auraient pu la baptiser du nom d'une gloire nîmoise.

M. Goubier, dont le talent honore la droite du Conseil et le Conseil municipal tout entier, a dernièrement sauvé de la laïcisation les rues Saint-Marc et Saint-Thomas, en prouvant aux ignorants et à ses collègues que ces noms rappelaient l'existence d'un ancien hôpital et d'une vieille église. Sa parole a convaincu le Conseil, mais d'autres noms de saints ont été sacrifiés : Saint-Paul, Saint-Luc, Saint-Pierre, Saint-Philippe, les Saintes-Maries et surtout Saint-Félix.

On a remplacé le nom du premier évêque de Nîmes par le nom du préfet du Quatre Septembre, M. Laget. (*Jacques Louis Laget, Préfet en 1870, il sera aussi le premier Président du Conseil Général du Gard de 1871 à 1879*)

Remarquez, cependant, que sur les deux ou trois douzaines de préfets qui se sont succédés à Nîmes depuis l'institution de cette charge, aucun, même parmi les plus méritants, n'avait été encore jugé digne de donner son nom à une rue. On aurait parfaitement pu laisser sa rue à Saint-Félix et donner ailleurs une rue à Louis Laget !

Je vous montrerai peut-être dans une seconde réunion tout ce qu'a d'exagéré et de ridicule cette manie d'imposer à des rues le nom de personnages modernes. Il fut un temps où la mode était de perpétuer le nom des évêques ; voici que s'impose l'habitude de donner aux rues le nom des députés morts au champ d'honneur ; est ce bien le champ d'honneur qu'il faut dire en parlant du Palais-Bourbon ?

Beaucoup de ces noms trop modernes font encore quelque figure dans nos mémoires surchauffées par la lecture des débats quotidiens de la politique. Mais dans quelques années que rappelleront-ils ? et quel érudit pourra expliquer, ce que j'attente de faire ce soir, pourquoi les contemporains ont donné à leurs rues le nom de ces illustres .inconnus. Un stage de quelques années devrait être exigé avant ces consécration par trop hâtives. Combien peu y résisteraient, une fois l'engouement du moment passé. Et si je ne craignais un rapprochement .irrévérencieux, avec le chameau et les bâtons flottants du bon Jean de la Fontaine, je vous dirais, de ces hommes politiques prématurément sacrés grands hommes, en renversant le vers célèbre.

*De près c'est quelque chose,
Et de loin ce n'est rien.*

II

Dans cette seconde partie, plus particulièrement consacrée aux noms propres décernés à nos rues, je devrai borner mon effort. Certes il est juste, digne, équitable et salubre de perpétuer aux plaques de nos rues les noms des grands personnages qui honorèrent la nation française. Des noms comme ceux de Jeanne d'Arc, Duguesclin, Bayard, Richelieu ne sauraient avoir trop de notoriété : il est bon, par une répétition universelle, d'en intoxiquer littéralement les cervelles françaises. J'en dirai autant des grands noms de notre littérature et de nos siècles de gloire, des noms de nos grands hommes d'État, de nos grands capitaines et de nos savants illustres. Faire l'histoire de ces grands personnages serait refaire l'histoire de France : ce serait alors comme dit Bigot :

Savan, anuyous et pa cour.....

Je passerai aussi rapidement sur les noms tirés de la scène politique moderne. Qui sait ce que réserve à certains personnages, un peu prématurément sacrés grands hommes (1) l'inévitable et cruel recul de l'histoire !

(1) Carnot, Gambetta, Courbet, Zola, Bernard Lazare, Delon-Soubeiran, Émile Jamais, Godin, Benoît-Malon, Mourrier, Baudin.

Aussi bien n'ai-je que l'ambition de vous parler de ceux des parrains de nos rues, de nos héros éponymes comme disaient les anciens, qui sont nés à Nîmes et dans la région ou qui, étrangers au terroir, ont cependant tenu un rôle dans notre histoire locale.

Ψ

Il n'est pas permis d'ignorer, par exemple, que Charles Martel guerroya dans le Midi et chassa les Sarrazins des arènes de Nîmes en y mettant le feu.

A ce sujet, je vous ferai part d'une curieuse querelle archéologique. Vous aviez cru et nous croyions tous que la couleur noire des Arènes sur sa face Nord provenait de l'incendie allumé par Ch. Martel. Des archéologues, plus chauffourniers qu'archéologues, se sont avisés que le calcaire brûlé blanchissait et ne noircissait pas. De sorte que ou Ch. Martel n'a pas brûlé les Arènes, ou les Arènes ont eu tort de ne pas blanchir. Cette teinte noire proviendrait, d'après eux, des conditions atmosphériques, et l'on cite à l'appui la lugubre noirceur des monuments de Lyon et de Londres, imprégnés de la suie des brouillards. Ces Messieurs devraient bien alors expliquer pourquoi l'on ne retrouve nulle

part ailleurs sur nos monuments romains cette teinte noire si étrangement limitée à la façade N. des Arènes. On dirait vraiment qu'ils n'ont, jamais pénétré dans les capitelles de nos mazets ou la pierre se noircit par les feux qu'on y allume.

Charles Martel mit le feu, non pas aux pierres, mais aux hourds, aux charpentes qui complétaient le système défensif des Arènes : on peut même ajouter que le vent soufflait du Nord ce jour-là, car c'est à la projection des fumées et des flammes dans l'intérieur du monument que les Arènes doivent leur teinte noire et que Charles Martel dut sa victoire.

Après la retraite des Sarrazins, nos pays firent partie de l'Empire de Charlemagne. Le grand Empereur dut passer à Nîmes au cours de ses campagnes.

Une de nos rues a gardé son nom, mais M. Bondurand, notre éminent archiviste départemental a découvert qu'une descendante de Charlemagne fut exilée à Uzès par son époux Bernard de Septimanie. Elle eut dans sa retraite un fils pour lequel elle écrivit un manuel de morale chrétienne. Cet ouvrage est connu sous le nom de son auteur, lointaine ancêtre de M^e Guyon, c'est le Manuel de Dhuoda : il a été retrouvé et édité par M. Bondurand. Ainsi s'explique un nom de rue dont l'étrangeté a surpris bien des oreilles.

Nos rues portent bien peu de noms de personnages du Moyen-âge. Je vous signale cependant ceux de -Bernard Aton et de Guillemette, celle-ci femme et mère de Vicomtes de Nîmes. C'est en 950, 50 ans avant l'an mil de terrible mémoire, que commence la dynastie des Bernard Aton, vicomtes de Nîmes. Notre ville était au XIIe siècle la capitale d'un véritable petit état qui allait du Rhône à Albi en passant par Agde, Béziers et Carcassonne. Montpellier n'était encore qu'une misérable bourgade. Un nom dont nos rues n'ont pas gardé le souvenir est celui des Trencavel Le nom des Trencavel se retrouve souvent dans les guerres dont nos pays furent le théâtre. Les Vicomtes de Nîmes, les Bernard Aton résidaient dans notre ville ; ils avaient leur palais dans le château des Arènes, au milieu de ces célèbres chevaliers des Arènes qui conservèrent jusqu'au XVe siècle la garde de notre amphithéâtre fortifié et flanqué de tours dont l'avaient surmonté, les Visigoths. Or vers la fin du XIIe siècle, ces chevaliers des Arènes, profitant de la minorité, de Bernard Aton VI, se révoltèrent contre lui ; mais ils avaient compté sans sa mère Guillemette, veuve de Bernard Aton V qui sut ramener les révoltés dans le devoir et leur imposer à nouveau le serment de fidélité.

Quatre noms encore se rattachent à cette époque. Celui de Raymond Marc, qui fut un des quatre commissaires à Nîmes du roi Saint-Louis et qui créa le règlement politique de la ville de Nîmes, demeuré en vigueur pendant un siècle.

La rue Ruffi nous conserve le nom d'un philanthrope du XVe siècle, qui créa l'Hôtel-Dieu, primitivement de 12 lits. Cet homme pieux n'était point clerc, mais conformément à un touchant usage, il voulut mourir revêtu de l'habit régulier des chanoines de Nîmes, après avoir fait un grand nombre de legs aux couvents et chapelles de sa ville natale.

Un siècle plus tard, un bachelier ès-lois, Louis Raoul, créait l'assistance judiciaire en léguant à l'avocat des pauvres sa maison qui existe encore au n° 16 de la rue Fresque (1). Cette charge qui remonte à quatre siècles et demi est actuellement tenue par M. de Montant.

(1) Rue Fresque, fraîche, peut-être honnête, par opposition aux rues mal famées qui portaient souvent le nom de rue Chaude. Que de rues chaudes la tolérance municipale a laissé créer à Nîmes

Enfin le Marquis Pierre Scatisse, qui posséda de grands biens à Nîmes, fut investi de la haute charge de trésorier de France pendant 22 ans, sous les rois Jean le Bon et Charles le Sage.



Plusieurs évêques de Nîmes ont laissé leur nom à des rues. C'est d'abord le premier évêque de Nîmes, Saint Félix qui a été dépossédé au profit du préfet du 4 septembre M. Laget.

Le nom de Briçonnet a été porté par trois évêques de Nîmes qui se sont succédé, j'allais dire de père en fils, mais ce n'est pas tout à fait exact. Le cardinal Briçonnet qui était archevêque de Rennes, évêque de Nîmes et de Saint-Malo et abbé de Saint-Germain-des-Près, était veuf et laissa deux fils qui furent, comme lui, évêques. Cependant le siège épiscopal de Nîmes échut à son neveu Michel Briçonnet qui mourut à l'âge de 97 ans (*en 1574*), laissant à un sien neveu Claude Briçonnet l'évêché de Nîmes. C'est ainsi que des Briçonnet se sont succédés sans interruption sur le siège de Nîmes pendant près de 70 ans.

Le grand Fléchier qui illustra notre siège épiscopal ouvre une série d'évêques qui se continue par La Parisière, Prudent de Becdelièvre et Courtois de Balore, dont vous connaissez bien les rues. La Révolution obligea Mgr de Balore à quitter la France.

Il eut pour successeur l'évêque assermenté Dumouchel. Puis, à la restauration du culte catholique, le Concordat ne rétablit pas le siège de Nîmes. Mgr de Balore dut donner sa démission d'évêque et le diocèse de Nîmes fut administré par l'archevêque d'Avignon jusqu'en 1817. À cette époque fut nommé Mgr de Chaffoy, puis Mgr. Cart et enfin Mgr Plantier qui n'a pas eu, comme ses deux prédécesseurs, l'honneur de donner son nom à une rue. On préféra quelquefois depuis les baptiser avec des noms de parlementaires, de politiciens ou d'agitateurs. Tous les goûts sont dans la nature et chaque âge à ses plaisirs.



La Réforme, ai-je besoin de vous le dire, a profondément troublé notre ville dès le milieu du règne de François Ier. L'histoire de Nîmes pendant près de deux siècles n'est à peu de choses près, que l'histoire des guerres de religion. C'est là un terrain brûlant et je n'oublie pas que nos statuts nous interdisent toute incursion dangereuse. Cependant ces faits appartiennent à l'histoire locale : ils méritent plus que bien d'autres d'être étudiés et c'est pour s'être interdits de le faire que cette période si intéressante et si troublée est à peu près inconnue de la plupart d'entre nous.

Les premiers propagateurs de la Réforme furent à Nîmes J. Poldo d'Albenas et Baduel. Parmi ses historiens, nous citerons M. de la Baume, conseiller au Présidial, Dom Vaisselle, l'historien Léon Ménard, son abrégiateur le R. P. Maucomble et Court de Gébelin, ce dernier protestant. Bourdaloue vint dans le Midi, je ne dis pas à Nîmes, prêcher aux religionnaires et tenter en vain leur conversion. Enfin, Villars mit fin à une guerre presque deux fois séculaire qui eut du moins cet avantage d'attirer sur nos malheureuses régions la sympathie des rois de France. Ils s'efforcèrent, par des embellissements prodigués à notre ville, d'effacer les traces des ruines passées. A ces travaux se rattache le nom de Mareschal grand ingénieur et architecte qui créa l'admirable promenade de la Fontaine et dont les municipalités de Nîmes avaient négligé de perpétuer

le nom. Il a fallu venir jusqu'à ces dernières années pour voir la rue Mareschal remplacer la rue des Saintes-Maries. Il eut été plus digne de ce grand artiste d'attacher son nom au Cours-Neuf dit boulevard de la République.

On peut rapprocher de Mareschal le nom de Pitot d'Aramon, ingénieur des États de Languedoc, qui construisit le magnifique aqueduc de Saint-Clément et le château-d'eau du Peyrou à Montpellier.



François Ier visite les monuments romains - Collection musée des beaux Arts Nîmes - Tableau de Collin.

Le nom de François Ier nous rappelle son passage à Nîmes, soit en 1533 à son retour de Toulouse, soit en 1539 se rendant à Aiguesmortes pour son entrevue avec Charles Quint Le roi qui logea alors sur la place de la Salamandre, s'intéressa beaucoup à nos antiques : le peintre Collin, qui n'a pas de rue, le représente déchiffrant une inscription romaine à la Maison Carrée. François Ier voulut doter Nîmes d'une Université (1539). Certes le Collège des Arts de Nîmes n'a point fait oublier la gloire des Universités de Paris et de Toulouse.

Il débuta dans la rue École Vieille, qui en garde le nom, en 1428, sous la direction d'un maître d'école d'Arles. Quand François Ier eut autorisé la transformation de l'ancienne École, les Consuls l'installèrent dans l'hospice Saint-Marc et des constructions successives en firent l'édifice imposant qui est aujourd'hui l'ancien Lycée. Le Collège des Arts subsista, environ cent ans avec des fortunes diverses, assez généralement aux mains des protestants, jusqu'au jour où les Jésuites, autorisés d'abord à partager la direction du Collège avec les protestants (1629), en obtiennent la régence (1639), puis la possession exclusive (1644). L'Université de Nîmes n'était plus qu'un simple collège de Jésuites, fermé lors de la suppression de l'Ordre (1762) et plus tard transformé en lycée.

Parmi les noms des professeurs au Collège des Arts de Nîmes, nos rues ont gardé le souvenir de Pecollet ou Pacollet qui prépara la transformation de l'École en Collège des Arts ; Baduel, un Nîmois, professeur au Collège de France à Paris, qui consentit à venir à Nîmes, d'où il ne tarda pas à se retirer à Genève : Bigot, qu'il ne faut pas confondre avec notre immortel fabuliste et Rullman, fils d'un Hessois.

Le grand philologue protestant Samuel Petit et Cotelier fils d'un pasteur converti, furent aussi professeurs, entre cent-autres, au Collège des Arts de Nîmes.

Je ne quitterai, pas la Renaissance sans parler du cadeau que fit à François Ier, lors de son passage, la Municipalité de Nîmes. Elle offrit au roi une reproduction de nos Arènes, non pas en liège, mais en argent. L'oeuvre n'ayant pas été livrée à temps, la ville délégua le Dr ès-lois Arlier, et non d'Arlier, pour porter à Paris le présent. Notre compatriote fut très bien reçu au Louvre. Le roi, qui allait remplacer dans les armoiries de Nîmes le taureau d'or par le crocodile enchaîné au Palmier, demanda à d'Arlier ce que signifiaient les six lettres Col. Nem. « Coluber nemausensis » repartit le délégué. La Couleuvre de Nîmes !! Le malheureux avait pris le crocodile pour une couleuvre. Il ignorait ce que sait aujourd'hui le dernier des bourgadiers, que Col Nem. signifie Colonie nîmoise (*Colonia Némausensis*). Ce n'est qu'en plaisantant qu'on appelle aujourd'hui un crocodile un Col Nem.



Heureusement que l'archéologie a eu à Nîmes de moins piètres représentants que le bon d'Arlier.

Nos rues ne gardent guère que le souvenir de Deyron, de Robert de Guiran, Auguste Pelet, de Clérisseau, de Graverol et de Séguier, ces deux derniers, illustres membres et bienfaiteurs de l'académie de Nîmes.

C'est à Graverol que l'on doit la devise de l'académie de Nîmes « *Œmula Lauri* ». Quant à Séguier, il donna à la docte compagnie sa maison qui porte sur sa façade l'inscription trompeuse « *Maison de l'Académie* ». Elle fut, en effet, l'Hôtel du Recteur d'académie, mais nullement la rivale du Palais Mazarin. Plusieurs d'entre vous seront bien aises d'apprendre que l'académie de Nîmes existe encore, qu'elle est presque contemporaine de l'Académie française et qu'elle doit à la protection de Fléchier, qui fut de l'une et de l'autre Compagnie, le privilège pour ses délégués de s'asseoir sous la coupole de l'Institut, les jours de séance solennelle, aux côtés des quarante immortels (1).

(1) Voici les noms de nos compatriotes qui firent partie de l'Académie française : Cassagne, Saurin, Fléchier, de Bernis, Séguier, Guizot, Florian, J.-B. Dumas, G. Boissier.

Je m'en voudrais de ne pas vous parler de mes confrères, car il y a quelques médecins sur les plaques de nos rues. Le plus célèbre de tous est Astruc de Sauve qui fut médecin du roi de Pologne, capitoul à Toulouse et succéda à Montpellier à Chirac comme professeur. Il fut aussi historien et théologien. C'est à lui que l'on doit la première hypothèse, chère aux exégètes modernes, des deux documents Elohiste et Jéhoviste de la Bible. Les autres médecins sont Gauthier, qui fut aussi ingénieur de la Marine et inspecteur général des Ponts et Chaussées, Maubet, et Varanda, doyen de la faculté de Montpellier sous Henri IV.

Vous remarquerez que la plupart des noms des Nîmois illustres ont été attribués aux rues du quartier Saint-Charles. Tel était le plan adopté en 1824.

Parmi ces illustrations d'ailleurs, beaucoup sont étrangement problématiques, comme l'avocat Vidal (XVe S.) le religieux de la Treille, le président Robert. D'autres sont trop connus pour qu'on ait besoin de vous les présenter, tels Nicot, ambassadeur en Portugal, d'où il rapporta la graine de pétun qui donne l'herbe à la reine ou plus prosaïquement le

tabac, l'une des sources les plus fécondes de notre budget où il entre pour quelques centaines de millions...

Et dire que la reconnaissance de l'État ne s'est pas traduite encore par l'érection d'une statue à ce bienfaiteur des budgétivores de tout poil et de toute plume !

Faut-il vous rappeler l'amiral Brueys, le glorieux vaincu d'Aboukir ; le dévouement du chevalier d'Assas et celui du sergent Triaire, tous deux Viganais ; les héroïques campagnes de Montcalm au Canada et les victoires navales du Bailly de Suffren ? Ce sont avec le général Perrier de Valleraugues et le général Feuchères, bienfaiteur éminent de notre ville, les seuls militaires dont nos rues conservent: le souvenir.

Au nom de Montcalm se rattache celui de Saint Véran, autre titre du Marquis. Il demeure, dans la tradition populaire, attaché aux 4 coins Saint-Véran près de la Calade. L'un de ses frères a laissé dans l'histoire des enfants célèbres un nom impérissable. Il mourut à l'âge de 7 ans, connaissant déjà le français et le latin, lisant le grec et l'hébreu et très suffisamment instruit en mathématique en mythologie, en histoire et en numismatique. Il avait eu pour professeur « *Du Mas* », son oncle naturel, si je puis ainsi parler, qui lui appliqua son système pédagogique dit « *Bureau Typographique* » qui eut une grande vogue.

On croyait alors que les procédés pédagogiques étaient de nature à distiller du génie. Avons-nous beaucoup changé ? Je ne le crois pas. Demandez plutôt aux politiciens qui mettent le bonheur en formules et aux cuistres qui cuisinent le génie en programmes.



Notre pays a donné naissance à beaucoup d'hommes d'État. Je ne parlerai ni de Chabaud Latour, qui a dû céder, sans motif perceptible, sa rue à Hoche ; ni à Emile Jamais, qui n'a pas dans l'histoire un recul suffisant, ni de ceux qui n'ont pas été jugés dignes encore de servir de patrons à nos artères. Il reste seulement deux noms, de Bernis et Guizot l'un catholique et cardinal, l'autre protestant et chanoine. Le cardinal de Bernis, ministre des affaires étrangères de la Pompadour, avait été élu membre de l'Académie Française à 29 ans ; il avait écrit des poésies légères et même anacréontiques, préparation peu directe aux hautes dignités ecclésiastiques.

C'était, il est vrai, le temps, que d'aucuns qualifient de bon temps, où Louis XVI, consultant une liste de candidats à l'archevêché de Paris, s'écriait : « *Il faudrait cependant que nous ayons à Paris un évêque qui croie en Dieu !* » C'était le bon temps encore où un ministre allant au sermon proposait, en manière de jeu, de donner un louis chaque fois que le prédicateur prononcerait le nom de Dieu ou de Jésus-Christ. C'était alors aussi rare dans un sermon que de nos jours dans une harangue parlementaire. Eh ! bien, Messieurs, malgré cette ruine de l'esprit religieux en France, malgré dix ans de terreur, de déportations et de poursuites, le catholicisme émondé allait pousser un tronc si vigoureux, que Napoléon dut compter avec lui et fut assez habile pour lui passer la camisole de force du Concordat. Comment cet instructif passé ne nous donnerait-il pas pleine confiance dans le triomphe, sans doute prochain de la liberté de conscience !

J'ai dit que Guizot était chanoine, chanoine de Strasbourg avant l'annexion. En effet, le chapitre de l'église collégiale St-Thomas de cette ville, converti au protestantisme, avait continué à toucher les bénéfices. Les biens du chapitre devenu protestant furent respectés par la Révolution, alors que les biens de nos églises ne l'étaient guères. Après la

tourmente, l'Église protestante reprit possession de ses bénéfiques et, jusqu'en 1871, nomma aux postes, j'allais dire aux stalles, vacants de chanoines, des laïcs protestants d'élite appartenant à l'aristocratie de la naissance ou de l'intelligence. J'ajoute tout de suite qu'à l'inverse de tant d'hommes politiques modernes, Guizot, qui s'était retiré pauvre du pouvoir, fut très heureux d'obtenir cette pension de 10.000 francs attachée à son titre inattendu de chanoine de Saint-Thomas de Strasbourg.

Puisque nous parlons des ecclésiastiques, laissez-moi vous signaler le P. Bonfa, jésuite, astronome et ami de Cassini ; le P. Maucomble, le célèbre orateur Bridaine et son rival protestant Saurin, le Bossuet des Réformés de France, enfin l'abbé d'Arnal, précurseur de Fulton et de Jouffroy, qui eut la singulière idée de mettre en vers la Déclaration des Droits de l'Homme.

Les savants sont peu nombreux sur nos plaques de rues. Le plus connu est Deparcieux, ses tables de longévité humaine ont rendu son nom familier à tous les agents d'assurances. Gergonne, de Nancy, ancien officier, mathématicien, fut professeur à Nîmes, puis recteur à Montpellier, comme Tédénat, son rival, son ami et son bienfaiteur. Paulin Talabot construisit le premier chemin de fer du midi, d'Alais à Beaucaire.

Rappelons encore l'astronome nîmois Benjamin Valz, le naturaliste Quatrefages, le capitaine de Pouzols, botaniste émérite, le grand Pasteur, l'explorateur Soleillet et trois notabilités tout à fait étrangères à Nîmes, Littré, l'ingénieur Godin et Cuvier.

Les littérateurs sont légion. Beaucoup ont une notoriété restreinte comme Formi (XVe S.), Imbert, dont la fécondité n'a d'égale que la fadeur : un de ses poèmes a pour titre: Griselidis, qui est aussi le nom d'un opéra de Massenet ! Trélis, qui fut secrétaire perpétuel de l'Académie de Nîmes : c'est dans la rue à son nom que logea, paraît-il, Napoléon Ier, qui n'était alors que Bonaparte, simple lieutenant d'artillerie. Le protestant converti Sorbières, neveu de Samuel Petit, humoriste curieux, eut quelque temps à son nom une partie de la rue Levieux : il eût mérité d'être conservé.

Plus connu est Michel de Cubières, dit Dorât Cubières, poète licencié, dont la vie est loin d'être édifiante. Rivarol, l'un des défenseurs les plus habiles et les plus énergiques de la Monarchie agonisante, Florian, le rival parfois heureux de La Fontaine, qui a eu encore la bonne fortune d'inspirer d'immortelles adaptations patoises au bon et grand fabuliste Bigot. Mme Verdier-Allut, l'auteur des Géorgiques Languedociennes, qui se fit une place honorable à côté des poètes Deshoulières, Desbordes-Valmore et Louise Collet. Puis, le poète nîmois par excellence que tous les grands poètes du XIXe siècle ont salué comme un de leurs pairs, le boulanger poète Jean Reboul. Enfin, le grand romancier Alphonse Daudet que vous connaissez tous et dont le nom vit encore à Nîmes dans une famille unanimement respectée.

Les artistes ont une lignée moins importante. Le peintre Renaul-Levieux ; les Natoire, dont le pinceau décora tant d'églises et de châteaux; Clérisseau, peintre, architecte et archéologue, qui vécut 100 ans (1720-1820) et qui eut la gloire, de contribuer avec Vincens à la conservation de la Porte d'Auguste ; Sigalon, dont la misère brisa l'élan, le plus puissant des traducteurs de Michel-Ange ; Lavastre, le décorateur si connu de l'Opéra ; Espérandieu, l'auteur du Palais de Longchamps (*et architecte de Notre Dame de La garde à Marseille*), et Pradier, qu'il suffit, je pense, de nommer. Avec le créateur de la Fontaine, Mareschal, le peintre Jules Salles (1), le délicieux musicien Poise et l'architecte de Saint Paul, Questel, se clôt le cycle des artistes auxquels la ville a voulu conférer l'immortalité.

(1) *Donateur de la galerie du boulevard Amiral-Courbet.*

Je n'ai certes pas épuisé la série des noms inscrits à nos carrefours. Beaucoup n'intéressent en rien notre ville ; d'attirés, comme ceux de Crespon et de Stanislas Clément, les créateurs du Musée d'histoire naturelle, sont encore dans toutes les mémoires. Je n'insisterai ni sur l'avocat Crémieux, ni sur le désopilant Delon-Soubeyran, l'humoriste sans le savoir, ni sur Bernard Lazare, le saint Jean-Baptiste de l'affaire Dreyfus, que doit bien surprendre l'hommage inattendu de ses compatriotes, jadis objet de pitié pour son dédaigneux monocle, ni sur d'autres seigneurs de moindre importance encore.

Plus loin de nous, mais plus dignes d'intérêt sont les noms de Grizot et Poulet. Grizot rapporta d'Angleterre (1680) le dessin de toutes les pièces composant la machine à faire les bas de soie. Il eut l'heureuse chance de la restituer dans son intégrité et dota ainsi notre ville d'une industrie qui faisait battre à Nîmes 8.000 métiers à la veille de la Révolution, Mais il fut dépossédé de ses modèles par un nommé Pastre, serrurier infidèle, à qui il avait confié ses dessins et qui fabriqua pour son propre compte les machines dont Grizot se réservait l'exploitation.

Quant à Paulet, son nom mériterait une auréole de gloire, puisqu'il fut le précurseur de Jacquard. Il semble bien, en effet, que le célèbre mécanicien lyonnais, inventeur du métier de tissage qui porte son nom, n'a fait qu'appliquer les idées exposées par notre compatriote dans son livre sur l'Art du Fabricant des Étoffés de Soie.

Maintenant j'aurais mauvaise grâce à négliger certains noms qui, pour n'être pas donnés à des rues, n'en perpétuent pas moins le souvenir d'administrateurs intelligents. C'est ainsi que le préfet D'Haussez, les maires Duplan, Cavalier, Margarot ont chacun attaché leur nom à un mont : encore trois et nous aurons renouvelé la face des sept collines classiques. Le maire Demians, lui, n'a pas eu le bonheur de voir achever l'oeuvre qu'il avait entreprise, le boulevard destiné à relier la Tourmagne au Mont-Duplan.



Traucat était un jardinier qui s'enrichit dans la vente et la propagation des mûriers, c'était le plant américain de l'époque ! Il en vendit ou fit planter 4 millions ! Ne se trouvant sans doute pas assez riche et escomptant une prophétie de Nostradamus, il se crut appelé à découvrir un trésor caché dans la Tourmagne. Cette haute tour était alors pleine de terre et n'avait pas cet aspect intérieur de croquante que vous connaissez tous. Le malheureux se ruina à tirer toute cette terre et ne trouva pas le moindre trésor.

Mais il est probable qu'il dut extraire et méconnaître des ossements et des vestiges aujourd'hui perdus et qui nous seraient bien précieux, pour découvrir l'énigmatique affectation de ce mystérieux monument. La solidité de la Tourmagne, un moment compromise, a été assurée par l'escalier pivot qui sert à monter au faite. Ajouterai-je que des Traucat modernes, nommés Pascal et Charrier, ont, dans ces dernières années, creusé une tranchée au pied de la Tourmagne pour conduire les eaux à la rocaille qui déshonore notre Fontaine : ils n'ont pas non plus trouvé, le trésor.



Je terminerai cette rapide revue par plusieurs noms, dont trois posent un petit problème assez curieux.

La rue Pavée est-elle ainsi nommée de ce qu'elle fut la première à Nîmes à subir l'opération que Philippe-Auguste imposa jadis aux rues de Paris : le pavage ? Ou bien nous rappelle-t-elle tout simplement le souvenir d'une grande famille de Nîmes, devenue protestante, qui fournit aux XVI^e et XVII^e siècles cinq consuls à notre ville ? M. Albin Michel penche, avec raison, pour la deuxième hypothèse.

En revanche, M. Albin Michel avoue avoir cherché partout, et vainement, trace du nommé Thoumayne, dont le nom est bien connu de tous ceux qui ont fréquenté jadis le classique magasin de Catalan le bouquiniste. Peut-être s'agit-il là d'un de ces obscurs propriétaires qui ont, comme Michel Lane, Vacher, Théraube, Randon et autres, laissé leur nom à la rue construite sur leur terrain. Eh bien non ! M. Michel, ainsi que les maires qui se sont succédés à Nîmes depuis la Révolution, ont pris, comme le Dauphin de la fable, le Pirée pour un nom d'homme. L'illusion procède d'une fantaisie orthographique. Il suffit de restituer l'ancienne orthographe de la rue : Tout-Mène, mène à tout, et des lors ce nom s'explique. A l'époque où la rue Maubet n'était qu'un « *orbe* » ou impasse de M. Gay, avant que la rue de la Monnaie n'eût été ouverte en 1839, la rue Tout-Mène était, entre les rues Madeleine et Saint-Antoine, la seule artère conduisant dans l'intérieur de la ville et celle qui rapprochait le plus de ces deux points-vitaux, l'Hôtel de Ville et la Cathédrale.

Ne vous récriez pas trop vite, car une méprise analogue vient de se produire à propos d'une rue nouvelle, la rue du Courtieu. Cette ruelle assez ignorée, comporte une sorte de placette (*en patois Courtiou*). Il s'est trouvé un franchiman municipal pour traduire Courtiou par Courtieu au lieu de Courtil et donner une apparence de nom aristocratique à ce qui n'est rien moins qu'une très humble et très pauvre courette.

De même, la rue de Combret n'a rien de commun avec certains juges de paix jadis trop populaire, c'est tout simplement la rue du Podium Combretum, l'une des sept collines.

Quelques-uns d'entre vous connaîtront peut-être avec plaisir les anciens noms que portaient jadis certaines rues, depuis consacrées à la mémoire d'éminents compatriotes. Ainsi, j'entends parfois dire rue Carreterie ou rue Charretière pour la rue Jean-Reboul. La rue Rabaut-Saint-Étienne, qui rappelle le nom d'un protestant girondin célèbre, victime de la Terreur pour son modérantisme, portait jadis le nom de rue de la Roserie (*couvent*), puis rue de la Figuière ou du Figuier, enfin le nom grotesque de rue des Babouins. Le nom de Rabaut-Saint-Étienne rappelle celui de son coreligionnaire fédéraliste Meynier de Salinelles, ci-devant noble, qui périclita aussi sur la guillotine.

La rue de Bernis était la rue Petite-Fusterie. La rue Tréllys portait le nom de rue des Fèdes (*brebis*) à cause de son voisinage du marché aux brebis qui se tenait place des Carmes. La rue Dorée était la rue du Cannau, du Campnau, du Champ-Neuf.

La rue Porte-d'Alais s'appelait rue de la Basique, du nom d'un caboulot célèbre qui joua un rôle sous la Révolution et dont l'étymologie bachique est probable. La Grand'rue était la Grande-Fusterie.

On s'est gaussé jadis de l'édilité parisienne qui avait transformé la rue d'Enfer en rue Denfert-Rochereau. On a fait de même à Nîmes en changeant en rue Xavier-Sigalon la rue du Pont -de -Sigalon. Cette rue conduisait à l'un des deux ponts qui, sur le parcours intra muros de l'Agau, donnaient passage aux véhicules. Le reste de la rue s'appelait rue des Esclafidoux : on appelle ainsi les ouvertures à vannes pour l'écoulement des eaux

alimentant un bief de moulin. D'autres noms bravent l'honnêteté : tels la rue de l'Enfant qui Pisse donné jadis à la rue Trésorerie, et l'ancien nom plus odorant de la rue Guizot,

Il faut avoir bon nez pour deviner cela,

la rue Caguensol. Il y avait aussi au bout de la rue de l'Aspic, la rue Malestrenne, mauvaise étrenne, mauvaise rencontre, dont le nom rappelle la rue Vide-Gousset à Paris, ou la rue Cope-Cambes à Montpellier. Peut-être est-ce une allusion aussi à un accident piquant dont fut victime le bon roi saint Louis. Il se rendait, par un grand matin d'hiver, à Notre-Dame, lorsqu'il reçut sur le chef le contenu d'un de ces vases discrets où s'épanche le superflu de la boisson. Le malheureux escolier, auteur de cette malestrenne, avait-il ou non crié gare, toujours est-il qu'il encourait pour le moins la hart, sinon le bûcher et même l'escorchement.

Le bon roi lui fît grâce, vu que c'eût été grand dommage de faire périr de mâle mort un étudiant si matineux au labeur.

La rue de l'Horloge était la rue de la Colonne; on appelait la rue de la Calade, rue Buade. La rue de la Maison-Carrée s'appelait rue de la Peyro-Mouillado, sa continuation, la rue Auguste, portait le nom de rue Dauphine. Une autre rue bizarre était la rue de la Calandre-Anglaise (*rue Pavée*). Citerai-je la rue de la Courtine (*Prévôté*), la rue Fabrarié (du Chapitre), la rue du Four de-l'Asclau (Arc-Dugras), la rue des Vieilles-Étuves (*rue Saint-Pierre, où sont encore des bains et un lavoir*), la rue de l'Évêché (passage des bains où se trouve la pension Ythier), la rue Garde-de-Dieu, passage qui allait de la rue des Lombards au presbytère Saint-Castor ?

Il y avait aussi une carrière de Moussu Fajon, une rue de la Fleur-de-Lys, que vous pouvez voir encore sur la maison de Merignargues, une rue Na-Buade (à la Madeleine) et une rue .Baise-Donne, en bon français Caresse-Femme : je vous avoue que j'ignore où était cette rue enchanteresse.



Notre ville s'étend sans cesse. L'augmentation de la population et la nécessité financière d'englober plus de personnes dans les charges de l'octroi, fait ouvrir et dénommer de nouvelles rues. Les choix des noms nouveaux n'ont pas été toujours des plus heureux : des préoccupations politiques, essentiellement contingentes et momentanées, ont dicté des noms que l'avenir ne ratifiera pas, ou du moins ces noms, tombés dans l'oubli verdâtre, risquent de préparer des tortures aux futurs Albin Michel, c'est-à-dire de poser, à ceux qui écriront dans quelques décades l'histoire des rues de Nîmes, un certain nombre de nouveaux problèmes insolubles. Vous savez qu'il en est déjà pas mal.

De tout temps certains noms de rues, désaffectés ou ne répondant plus à la réalité des choses, sont abandonnés et laissent la place à des noms plus modernes. Cependant, on respecte assez généralement les noms anciens qui sont d'ailleurs autrement curieux, suggestifs, intéressants et pittoresques que la plupart des dénominations modernes.

Mais avant de décerner des noms de mes à de contestables et trop récentes notoriétés, il eût été bon de tirer de l'oubli certains noms fameux. Sans remonter jusqu'au rival de Cicéron, l'orateur nîmois Domitius Afer, on peut s'étonner que nul souvenir ne reste des deux Papes donnés à l'Église par notre département. Guillaume de Grimouard, né à Beaucaire et professeur à Montpellier, devint pape sous le nom d'Urbain V, et le moine

Guy Foulques, de Saint-Gilles, porta sous la tiare le nom de Clément IV. Vous pouvez voir, sur l'un des jolis vitraux de notre cathédrale, un autre beaucairois, le comte de Toulouse Raymond VII, dont on aurait du conserver aussi le souvenir. Il est des troubadours, comme Pierre Cardinal, dont le nom eût pu être mentionné. Mais il est des oublis absolument impardonnables, comme ceux dont souffrent les noms du connétable de Luynes, né au Pont-Saint-Esprit; du maréchal de Thoiras, le défenseur de Casal, et de l'abbé Cassagne, une des victimes de Boileau, qui doit son immortalité non à ses homélies, mais à ces deux vers :

*Si l'on n'est plus à l'aise assis en un festin
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cottin.*

Certes, le nom de Mareschal est resté trop longtemps privé d'honneurs dans la ville qu'il avait embellie par la promenade de la Fontaine. Mais il est un autre nom d'architecte, Dardalhon, qui mériterait aussi notre reconnaissance pour avoir construit la tour de l'Horloge et le Château Fadaise et créé la magnifique perspective des boulevards du Grand et du Petit-Cours, aujourd'hui boulevard Gambetta.

Plus près de nous, je vous rappellerai encore le peintre Subleyras, d'Uzès ; le littérateur Anglivié de La Baumelle, converti au protestantisme et qui fut tout de même une des bêtes noires de Voltaire. Les Nîmois n'ont pas eu de chance avec Voltaire : il avait décoré le futur cardinal de Bernis, alors poète, du sobriquet de « *Babet la Bouquetière* ».

Le grand chirurgien Dominique Larrey eut son frère à Nîmes : il s'appelait François Larrey et était chirurgien de l'Hôtel Dieu ; il jouit d'une grande réputation locale, malheureusement éclipsée par le grand nom de son frère, et eut le mérite, fort rare alors, de réussir l'opération césarienne.

Un autre médecin, Sacombe, publia vers la même époque un poème didactique fort curieux, intitulé « *La Luciniade* ».

Enfin, parmi les noms plus modernes à tirer de l'injuste oubli, je dois placer le littérateur Michel Nicolas, auteur d'une histoire littéraire de Nîmes; le grand chimiste J. B. Dumas ; le docteur Puech, qui a élevé à l'histoire de Nîmes le monument impérissable de ses œuvres, trop peu connues cependant ; le délicat poète Jules Canonge, rival de Jean Reboul, et l'auteur trop oublié de la Jarjaïado, le félibre Louis Roumieux.

Il faut évidemment savoir se borner dans cette exhumation de « grands hommes de Province ». Sans cela je réclamerai encore en faveur du musicien Duprato, des littérateurs ou poètes Alex. Pieyre, Théaulon, Mis de Lafare Alais ; de Me Du Noyer ; du médecin de l'amour, Boissier de Sauvages ; du peintre Jalabert ; de l'architecte Revoil, du sculpteur et peintre Felon et de l'inimitable Martin.

Au terme de cette étude, je m'en voudrais de ne pas proclamer le nom d'un modeste et patient érudit, Albin Michel, qui mériterait bien aussi une rue, lui qui a consacré à nos rues de Nîmes un ouvrage dont je viens de donner en quelque sorte un, résumé (1).

(1) MM. Germer Durand, de Lamothe et plus récemment M. Théodore Picard ont aussi consacré à nos vieux Nîmes d'intéressantes études.

Je serais heureux si ce travail porte quelques fruits. Les municipalités ne comprennent pas toujours l'intérêt qui se rattache aux vieilles choses et aux vieilles dénominations. Trop de nîmois aussi, même parmi ceux qui jouissent d'une haute culture intellectuelle, ignorent,

ces vicissitudes d'une ville qui compte vingt-cinq siècles d'existence. Peu de cités peuvent se vanter d'une aussi lointaine noblesse, et nous avons le droit de montrer quelque fierté d'être nés sur un sol si riche en souvenirs historiques.

Il est doux de revivre par la pensée quelques-unes des belles ou tragiques époques de notre cité. Le passé est bien souvent la consolation du présent et l'enseignement de l'avenir. Pour ma part, toutes les fois que j'ai fait dans le passé quelque excursion, j'en suis toujours revenu plus épris du présent, et sans aucune hâte fébrile de vivre l'avenir. Que de gens, hélas! entre le regret stérile du passé et le vain appétit du futur, ne savent pas cueillir le fruit savoureux de l'heure présente.

Dr Fortuné Mazel, 1906.

Edition www.nemausensis.com - Collection Gérard Taillefer

-oOo-